

FEMMES
DE TOUS
LES
TEMPS

Chef d'entreprise au XVIII^e siècle Marie-Anne Biolley



Photo - Casselheres

Elle naquit à Verviers en 1758. Son père, dont la famille était depuis longtemps établie à Verviers, était seigneur de Barbençon et de Senzeille. Après une éducation soignée et très peu futile, Marie-Anne se maria à vingt ans avec un jeune homme qui lui convenait en tous points, Jean-François Biolley, seigneur de Champlon, se trouvant déjà à la tête d'une de ces affaires lainières qui s'étaient implantées à Verviers et que le XVIII^e siècle voyait prospérer.

Hélas, devenue Mme Biolley, la jeune femme ne connut pas longtemps une vie sereine et sans soucis. D'abord, elle déplora de n'avoir point d'enfant. Ensuite, la santé de son époux s'altéra sans espoir. Ces coups du sort ne la firent pas se replier sur ses malheurs. Certes, elle eut pu se contenter d'une existence facile, cultivant des amitiés nouées avec quelques-unes des brillantes personnalités qui séjournaient à Spa, ville d'eau proche et en pleine vogue. Sa culture, son esprit, sa bonne grâce séduisaient ceux qui la rencontraient, et les retenaient. Mais la jeune femme avait un caractère trop exigeant pour se satisfaire d'échanges charmants, raffinés peut-être mais superficiels. Sans tergiverser, elle prit entre ses petites mains fermes et solides le destin de la firme Biolley. Elle allait lui donner un essor prodigieux. Grâce à elle, Verviers acquit sa réputation et devint le centre que l'on sait. Active, dynamique, la jeune directrice était sans cesse tournée vers le progrès. Elle intensifia rapidement l'exportation des produits lainiers : on put trouver des

draps de Verviers dans les villes d'Orient comme dans celles de Russie.

La Révolution française qui bouleversa tant de choses et tant de vies, fut vécue par Mme Biolley en trois actes divers. Dans un premier temps, elle se fit l'hôtesse généreuse des émigrés fuyant l'échafaud. Quand les troupes françaises envahirent Verviers, elle se réfugia en Allemagne avec sa famille; elle séjourna un moment à Brunswick avant de s'installer à Hambourg. C'est dans cette ville qu'elle fut avisée de l'extrême misère, née de la fermeture des entreprises industrielles, et qui accablait la population verviétoise. En dépit des conseils que son entourage lui prodigua, elle décida de regagner sa ville natale. Accueillie avec déférence par les autorités républicaines, elle rouvrit ses ateliers, réembaucha les ouvriers, et reprit la fabrication drapière. Celle-ci avait retrouvé sa prospérité dès la fin du siècle et son éclat était tel que des fabricants d'Elbeuf, en Normandie, de Sedan, de Louviers venaient faire des stages de perfectionnement chez Biolley.

Toujours prête à aller de l'avant, Mme Biolley crut en William Cockerill et à l'avenir de ses machines à carder et à filer. Supportant vaillamment un échec initial, elle tint bon, ne retira pas sa confiance à l'inventeur et put bientôt partager son triomphe. La Maison Biolley s'amplifia, en acquit un rayonnement international plus étendu, ouvrit différentes succursales. Dans le même temps, les laines anglaises faisant défaut — on en était à l'époque napoléonienne! — Marie-Anne

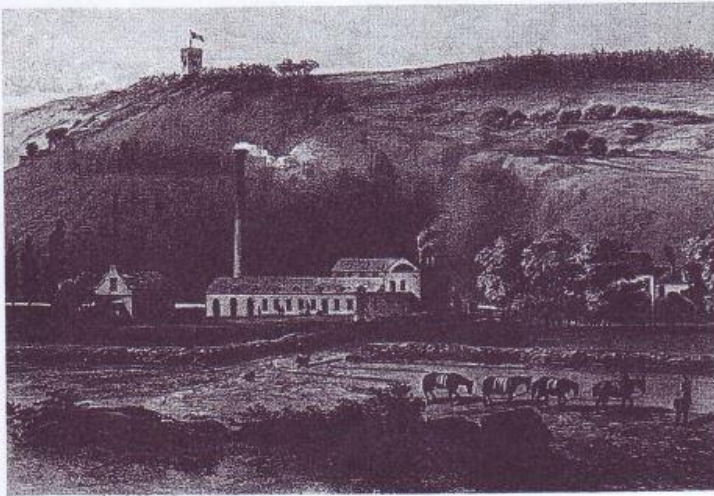
décida d'implanter dans la région l'élevage des moutons mérinos.

Toutes ces aventures professionnelles ne requéraient pas encore tout le temps ni toutes les forces de cette femme étonnante; elles ne lui mettaient pas une machine à carder ni un bilan à la place du cœur. Veuve désormais, ses neveux et nièces étaient devenus ses enfants. Attentive aux autres, elle devinait les peines à soulager, les détresses à secourir. Elle restait, quelles que fussent ses activités, curieuse des choses de l'art et de l'esprit. Toujours prête à innover, elle créa des écoles pour filles, elle ébaucha un certain nombre d'œuvres et de services sociaux, que son successeur allait structurer et multiplier. En effet, elle avait pris comme collaborateur son neveu Raymond Biolley, orphelin depuis l'enfance, qu'elle nomma bientôt directeur de sa succursale de Cambrai. Avec son épouse Marie-Isabelle Simonis, autre nièce de Marie-Anne, il partagea toutes les entreprises et toutes les initiatives de sa tante; il les continua après le décès de celle-ci, ce qui lui valut d'être anobli en 1843.

Mme Biolley était morte le 21 novembre 1831 dans son château d'Hoddbomont, près de Theux. L'hôtel de Biolley existe toujours à Verviers, hélas, lamentablement défiguré. Il avait été choisi en 1853 pour recevoir la fiancée du prince-héritier Léopold, Marie-Henriette d'Autriche, arrivant dans son futur royaume.

MICHÈLE JEAN

Usine de draps proche de Verviers.



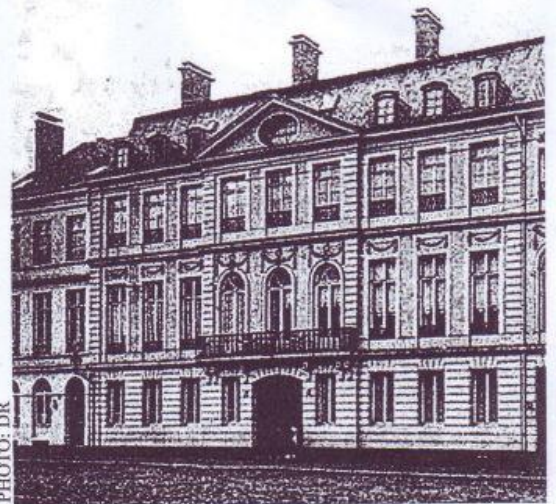
Elle naît le 17 janvier 1758 et reçoit à son baptême le prénom de Marie-Anne. Son père, Jacques Simonis, arbore quelques quartiers de noblesse puisqu'il est sire de Brabançon et de Senzeilles. Elle vit une jeunesse sans souci à l'ombre des Lumières qui déroulent leurs fastes littéraires. Marie-Anne dévore les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, ouvre de temps à autre l'Encyclopédie de Diderot et se contente d'admirer les belles reliures qui entourent la pensée de Voltaire. En 1777, Marie-Anne Simonis fait ce qu'il convient de nommer un "beau mariage" en épousant François de Biolley, seigneur de Champion. Cette grande famille règne depuis plus d'un demi-siècle sur la prospère industrie textile verviétoise. Mais les épousailles ne dureront que le temps d'une courte saison. Marie-Anne se retrouve veuve sans enfant et elle ne se remariera jamais. Guère encline à prendre le voile et à se retirer dans un couvent, la jeune femme se retousse les manches et saisit à bras-le-corps l'entreprise de son défunt mari qu'elle compte bien faire prospérer en même temps que toute la région. De

Turquie, de Perse ou de Russie, les négociants accourent pour s'arracher les draps de l'étonnante femme d'affaires qui, de plus, ne manque pas de charme. Rien ne semble l'ébranler: ni l'affaire des "Jeux de Spa", ni les soubresauts de la Révolution liégeoise de 1790 dirigée par Fabri sur le modèle de sa grande voisine française. Elle agit au gré des changements de régime, s'accommodant des réfugiés qui fuient la Terreur avant d'elle-même quitter sa ville, exilée par la force des événements à Brunswick puis à Hambourg. Mais Verviers ne peut se priver de "sa" grande dame et elle y revient bien vite malgré les dangers qu'elle y court. Effroi de courte durée car l'arrivée au pouvoir de Napoléon marquera le retour à la prospérité grâce à la protection que le futur empereur assurera à l'entreprise. Entre-temps, Marie-Anne de Biolley reçoit la visite d'un Anglais rougeoyant et au regard sombre. William Cockerill aurait les plans d'une machine mécanique capable selon lui de carder et de filer la laine cent fois plus vite qu'à la main. Malgré l'échec d'une première tentative, la Verviétoise

s'acharne à lui faire confiance, sous les railleries de ses concurrents dont les visages se figeront bien vite quand les premiers essais seront concluants. Des succursales s'ouvrent bien vite à Eupen et à Courtrai. L'industrielle diversifie ses activités en se lançant dans l'élevage du mouton, dans l'exploitation du chanvre, du coton, de la houille ou du fer tout en s'intéressant de très près à la condition ouvrière en accordant à ses employés un salaire correct et en assurant l'instruction de leurs enfants. Résistante au régime français malgré les largesses qu'il lui accorde, elle s'accommodera de la domination hollandaise en recevant à plusieurs reprises le roi Guillaume venu lui exprimer toute son admiration. Elle connaîtra à peine l'indépendance de la Belgique puisqu'elle décédera le 21 novembre 1831, ignorant sans doute qu'elle avait ouvert la porte à tant de femmes entrepreneurs, à tel point qu'on les retrouve aujourd'hui au sein de l'association des Femmes Chefs d'Entreprises présidée par une Liégeoise, Bernadette Pâques.

Hervé Gérard.

XIII



L'hôtel particulier de Marie-Anne de Biolley à Verviers.

La première chef d'entreprise: Marie-Anne de Biolley

Cette femme fut un véritable capitaine dans l'industrie naissante du textile à Verviers, Eupen et Courtrai.